

JOURNÉE DE LUTTE CONTRE LES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES

QUAND LES HOMMES PRENNENT LA PAROLE



ENTRETIEN AVEC ÉRIC MACÉ,

**PROFESSEUR DE SOCIOLOGIE À L'UNIVERSITÉ DE
BORDEAUX, CHERCHEUR AU CENTRE ÉMILE DURKHEIM
(CNRS, UNIVERSITÉ DE BORDEAUX ET SCIENCES PO BORDEAUX)**

*Entretien réalisé par Émilie Boutin,
chargée de mission égalité femmes hommes à Citoyens & Justice*

Emilie Boutin

Je vous interviewe aujourd'hui dans le cadre de la continuité de «Me too», avec le procès Mazan, et notamment avec la tribune parue dans Libération, avec 200 hommes qui signent cette tribune contre la domination masculine. Qu'est ce que ça vous inspire en tant qu'homme et en tant que citoyen ?

Eric Macé

La première chose que ça m'inspire, c'est que dans l'histoire des luttes féministes et dans l'histoire de l'analyse des rapports de genre, le principal risque, c'est de penser que c'est une affaire de femmes. Or, on sait très bien que le genre, c'est un rapport social de pouvoir qui concerne tout le monde par définition.

Même si très tôt il y a eu des hommes qui ont accompagné le féminisme, on pense à Condorcet (et beaucoup d'autres), il est vrai que celles qui ont pris en charge cette contestation des formes oppressives, des normes de genre et du patriarcat et qui ont fait le job de remettre en cause, de politiser ce qui était pensé comme des choses normales, naturelles, ce sont les femmes.

“

**Dans l'histoire de l'analyse
des rapports de genre,
le principal risque,
c'est de penser
que c'est une affaire
de femmes.**

”

Elles sont devenues féministes, avec un énorme effort, à la fois intellectuel et politique, ça coûtait très cher d'être féministe, en termes d'injures, de disqualification, y compris d'ailleurs au sein de l'université, la difficulté qu'ont eu les études de genre à faire valoir leur importance. Cela a été porté pour l'essentiel par des femmes accompagnées par certains hommes, on sent qu'on est sur des points de bascule successifs, le fait que des hommes prennent la parole publiquement pour dire qu'ils soutiennent la cause féministe et la cause LGBT, c'est important pour montrer qu'ils sont plus solidaires des féministes et de l'ensemble des femmes qui sont victimes des violences, de l'oppression, que solidaires d'une certaine forme de masculinité qui est la cause du problème.

C'est important que les hommes soient vecteurs de ce détachement, non pas de cette communauté des hommes (qui n'existe pas) comme dirait Raewyn Connell, de cette « masculinité complice », y compris en ne disant rien, ou en ne faisant rien de ce qui continue à être une des causes de la mauvaise qualité du vivre ensemble, qui est cet héritage patriarcal dont on ne se débarrasse pas si facilement.

Donc il me semble que cette prise de position dans l'espace public de la part d'hommes, c'est le travail de construction d'un camp politique, composé d'hommes et femmes qui partagent, adhèrent, soutiennent, participent à des luttes féministes et LGBT.

Ce n'est pas tant un point de vue d'homme, en tant qu'ils sont définis socialement comme des hommes, qu'un point de vue de prise de parti politique sur cette frontière qui sépare ceux qui soutiennent, y compris en ne faisant rien, l'inertie patriarcale d'une certaine manière, et puis ceux qui participent de l'accélération de ces points de bascule.

Ce qui a été longtemps toléré, considéré comme normal ou pas grave, devient intolérable, grave et inacceptable, encore une fois pour la qualité du vivre ensemble. Donc de ce point de vue là, ça me semble une initiative à la fois collective, originale et salutaire : une mise au point sur le fait qu'il n'y a pas de solidarité masculine dans la défense de ce que serait les Masculinités ou entre guillemets, la « Communauté des hommes ».

Cela, c'est le point de vue un peu théorique.

“

J'ai bénéficié de plein de privilèges, de ne jamais avoir été l'objet ni de violences, de harcèlement ou de discrimination sexiste.

C'est typiquement un privilège de la masculinité.

”

D'un point de vue personnel, j'ai 60 ans donc ça veut dire que j'ai été socialisé dans les années 60, début des années 70. Même si on sortait de 68, dans l'ordinaire de la vie sociale, dans les façons d'élever les garçons et les filles, on peut dire que toutes les préoccupations qu'on peut remettre au goût du jour, de faire attention dans la manière dont on élève les filles et les garçons, de ne pas reproduire etc., ça ne se posait pas encore. Moi j'ai vraiment été élevé, pas comme un petit matcho, mais comme un garçon, avec tout ce que ça suppose, ce que j'appelle « l'égoïsme légitime ». Et donc au fond je viens de là. D'une certaine manière, dans l'ensemble des travaux qui se fait aujourd'hui et qui porte là-dessus, sur ces masculinités, que ce soit en termes de violences sexuelles ou même de violences contre partenaire intime, d'une certaine manière, quand je décris des ressorts, je peux très bien savoir d'où ça vient.

Ce qui d'une certaine manière va dans le sens de ce qu'on appelle les points de vue situés, c'est à dire que l'expérience des rapports de domination est très différente en fonction de quel côté on est de l'exercice de ces rapports de domination et de pouvoir. Et c'est vrai que c'est plus facile pour une femme de se construire comme féministe, parce qu'elle a à gérer un rapport de pouvoir qu'elle éprouve, comme étant injuste, intolérable, etc. Et d'une certaine manière, le travail sur les masculinités, il peut être bien fait aussi lorsqu'on a affaire à des personnes qui sont biographiquement concernées par le sujet dont ils parlent.

On peut dire la même chose de la principale théoricienne, celle qui a investi le plus ce sujet, qui est Raewyn Connell, une sociologue Australienne et qui s'est longtemps appelé Robert. Elle vient d'un monde de socialisation masculine et elle a fait tout ce cheminement. Bon, ça s'est traduit biographiquement pour elle par une transition, mais au fond c'est pas ça l'important. Elle était sans doute la mieux placée pour investir avec tous les outils des sciences sociales cet angle mort des études sur le Genre qu'étaient les masculinités. D'une certaine manière, moi je participe de ces types de travaux, mais pour ça il m'a fallu quitter cette espèce de bulle de masculinité égocentrique qui fait voir le monde d'une certaine manière plutôt que d'une autre, et il se trouve, je ne sais pas exactement comment, que j'ai compris très tôt qu'il fallait que je devienne féministe. Plus précisément parce que je mesurais à quel point j'avais été programmé pour être un « *gros connard* » en fait dans les rapports de genre. Parce que je mesurais à quel point j'avais cet héritage, ça m'a donné un peu l'ampleur du chantier.

Et donc devenir féministe sur les 2 plans, c'est indissociable évidemment, sinon ça marche pas : sur le plan personnel, et il se trouve que mon métier c'est

faire de la sociologie, et sur le plan professionnel, c'est à dire investir cette problématique de formes de rapport social, simultanément et de manière cohérente. Parce que évidemment, il n'y a rien de pire que des hommes qui investissent les problématiques de genre ou d'égalité de lutte contre les violences, alors que pour leur vie personnelle, dans leur pratique sexuelle etc., ils continuent de reproduire des mécanismes dont ils sont les héritiers sans avoir fait ce travail de réflexivité critique. Mais ce n'est pas facile, on est parfois rattrapé par son genre. J'ai bénéficié de plein de privilèges, de ne jamais avoir été l'objet ni de violences, de harcèlement ou de discrimination sexiste. C'est typiquement un privilège de la masculinité. Par rapport à n'importe quelle femme qui a un moment donné fait cette expérience-là qui accroît la charge mentale, qui peut décourager, qui peut attaquer sa confiance en soi, etc. Donc en tant que garçon, pour le dire comme ça et en tant qu'homme, j'ai eu ce privilège.

Mais c'est aussi parce je mesure ce privilège qu'il me semble nécessaire qu'en tant qu'homme, parce que nous savons exactement ce qu'il en est, ce qui peut en coûter aux hommes qui ne sont pas capables de faire ce cheminement, et que je le retrouve dans les auteurs de violences contre partenaire intime sur lesquels je travaille. C'est extrêmement coûteux, y compris pour eux. Mais ça on le dit depuis assez longtemps, c'est que le Patriarcat enferme et ampute les hommes autant qu'ils oppriment les femmes. Encore faut-il en avoir conscience et qu'on soit prêt à perdre un certain nombre de privilèges, on revient à la tribune, en s'exposant publiquement sur cette prise de position qui est de dire que le genre ce n'est pas la différence de sexe, le genre c'est un rapport de pouvoir et la question qui se pose c'est de savoir de quel côté de l'exercice du rapport de pouvoir on se place.

Emilie Boutin

Ce que j'entends dans votre témoignage, c'est aussi qu'il n'y a pas eu forcément un déclic dans votre vie personnelle et professionnelle, mais que probablement ces déclics ont été nombreux pour se rendre compte effectivement du rapport de pouvoir lié au sexe, le rapport social de sexe etc. Et que ça fait partie d'un cheminement qui est long puisque on est pétri tout un chacun dans l'éducation, dans la culture, en politique, en permanence de ce rapport de pouvoir, peu importe son genre.

Eric Macé

Absolument, ce qu'on appelle les identifications de genre au sens très large, qui comprennent les orientations sexuelles, les identifications de genre, c'est un travail permanent toute la vie. Il ne faut pas croire que parce qu'à la naissance on a dit « c'est une fille », « c'est un garçon », parce qu'on a été socialisé d'une certaine manière, qu'on va devenir exactement ce pourquoi on a été supposément socialisé.

Le travail que fait l'individu de définition de soi, il est toujours contrarié à la fois par ses assignations, les attentes qu'ont les autres, les regards que portent les autres, et ses propres capacités à se définir de manière singulière.

Et cela, ça concerne tout le monde, y compris ceux qui sont les plus conformistes, y compris ceux qui sont d'une certaine manière conformiste à des masculinités de « *gros connards* » (prenez l'expression comme une citation). Ils ont fait ce travail aussi. C'est comme pour l'homophobie, souvent il y a un rapport étroit entre l'expression exacerbée de l'homophobie, avec une ambivalence interne, le refus d'une part d'homosexualité qu'on porterait et ça se traduit par une radicalisation de refus et donc d'exacerbation de l'homophobie. Donc on est à chaque fois en permanence sur un travail d'identification de genre.

“

Le travail que fait l'individu de définition de soi, il est toujours contrarié à la fois par ses assignations, les attentes qu'ont les autres, les regards que portent les autres, et ses propres capacités à se définir de manière singulière.

”

Et si c'est le cas, ça souligne d'autant plus l'importance fondamentale de la capacité que nous avons à offrir aux enfants, aux adolescents, aux jeunes adultes, des ressources leur permettant précisément de disposer de trajectoire qui ne soit pas celle du conformisme de genre hérité du patriarcat.

Il existe toute une série de manières d'avoir une réflexion de genre, d'avoir une forme de construction de la masculinité ou d'avoir une forme de construction de la féminité ou une forme de construction de la non-binarité pour le dire comme ça, qui soit singulière et c'est vrai que ce n'est pas toujours évident pour tout le monde. Donc on a des responsabilités éducatives collectives, autant les hommes que les femmes, à faire en sorte qu'on ne laisse pas les enfants et les adolescents et adolescentes ou les jeunes adultes s'enfermer dans des stéréotypes de genre, dans des conduites de genre non réflexives, et qui reproduisent évidemment les héritages patriarcaux.

“

**L'éducation,
elle est fondamentale,
mais l'éducation toute seule,
ça ne marche pas.
À un moment donné,
il y a une dimension
conflictuelle,
et il y a un moment politique.**

”

Emilie Boutin

Enfin ce que j'entends dans votre témoignage, c'est la question suivante : ce combat pour l'égalité, il passe aussi et surtout par l'éducation pour que, peu importe son genre, on se sente plus libre d'être ?

Éric Macé

Alors l'éducation, elle est fondamentale, mais l'éducation toute seule ça ne marche pas.

À un moment donné, il y a une dimension conflictuelle, et il y a un moment politique.

Travailler sur l'éducation, la socialisation, c'est hyper important, oui, mais il y a un autre plan, c'est ce que j'appelle la dénormalisation.

Et ce travail sur la norme légitime et sur les déviances qu'elle définit, il y a plein de choses autrefois qui étaient considérées comme normales et qui maintenant, y compris pour le droit, sont considérées comme des délits.

Parce qu'il y a d'autres normativités qui se sont imposées comme étant plus légitimes.

Au fond, ça suppose de monter au créneau à chaque fois qu'il y a des points de bascule, dans le genre comme dans les rapports de pouvoir.

À un moment donné, il y a des points de bascule qui font que le balancier, disons plus égalitariste, va dans le bon sens. Comme le procès sur le viol d'Aix-en-Provence en 78, comme le procès sur les viols de Mazan, ça c'est des points de bascule. C'est la raison pour laquelle j'ai écrit cette tribune aussi, au regard de la manière dont les discours étaient un peu interprétés. C'est une forme de contribution à l'accélération de ce point de bascule, évidemment dans un concert un peu collectif. Mais là d'où je suis, qu'est-ce que je peux faire ? C'est de contribuer à ce point de bascule pour d'une certaine manière remettre à l'agenda politique la question de la réforme : en 1, de la définition juridique et judiciaire du viol ; en 2, de la socialisation à la sexualité et au genre, notamment à l'école, en disant que c'est fondamental, c'est là que plein de choses se jouent et que c'est ce type de société qui est désirable et pas une autre.

C'est la raison pour laquelle il faut articuler à la fois des investissements dans le futur et même dans le présent, parce que les relations de genre sont précocement très violentes et brutales, on le voit avec la culture du harcèlement numérique, qu'on observe notamment au collège. C'est vraiment un travail important de socialisation et d'éducation. Mais il y a aussi un travail important de mise sous pression du système politique et législatif, et légal et judiciaire sur les capacités à appliquer et à faire appliquer un certain nombre de principes qui sont complémentaires.

Ce sont des formes d'actions beaucoup plus collectives, beaucoup plus politiques, et avec une dimension beaucoup plus conflictuelle de ce qu'on peut attendre d'un travail éducatif.